

LA GRANDE REVANCHE

Les **Amérindiens** à la reconquête
de leur destin

JEAN-BAPTISTE MOUTTET - JULIE PACOREL

Avant-propos de **Raoni**



LA GRANDE REVANCHE

Les **Amérindiens** à la reconquête de leur destin

Qu'ils soient Arhuaco, Pumé, Mapuches ou Quechua, les Indiens d'Amérique du Sud subissent le mépris, le racisme et la violence des déplacements forcés, assistent à la déforestation et à la pollution de leurs terres et de leurs fleuves, et sont parfois encore réduits en esclavage dans les propriétés agricoles.

Pourtant la lutte s'organise. Les Indiens se regroupent en organisations indigènes et en associations, apprennent à se défendre et à se faire connaître par le biais des médias ou du tourisme solidaire. Leur combat n'est plus celui de leurs ancêtres, contre le *conquistador* espagnol ou portugais : aujourd'hui, ils affrontent les multinationales et les États pour faire reconnaître leurs droits et leur identité. Une identité qui passe encore et toujours par la terre, qu'il faut reconquérir, respecter, préserver.

Jean-Baptiste Mouttet et **Julie Pacorel** sont journalistes. Après avoir enquêté une année durant dans les tribus indiennes d'Amérique du Sud, ils se sont établis à Caracas comme correspondants pour *Libération*, *La Croix* et *Le Nouvel Observateur*. Depuis leur retour en France, Jean-Baptiste est indépendant et Julie travaille pour l'AFP.

Illustration de couverture :

© Pietro Paolini / Terra Project / Picturetank

Imprimé et broché en Italie

—

Retrouvez toute notre actualité sur

www.autrement.com

et rejoignez-nous sur **Facebook**

La grande revanche

Collection **Frontières** créée par Henry Dougier.

Le suivi éditorial de cet ouvrage a été assuré par Marion Chatizel.

© Éditions Autrement, Paris, 2013.

www.autrement.com

Jean-Baptiste Mouttet – Julie Pacorel

La grande revanche

Les Amérindiens à la reconquête de leur destin

Éditions Autrement **Frontières**

A Léon

Les principales ethnies indiennes d'Amérique du Sud



Source : Olivier Dabène, Atlas de l'Amérique latine, nouvelle éd., Autrement, 2012. Cartographie : Aurélie Boissière, 2012.

Avant-propos

Le cacique Raoni, grand chef amazonien du Brésil, a fait connaître la lutte des siens pour la sauvegarde de la forêt et de leur territoire dans le monde entier. Aujourd'hui âgé de 80 ans, il milite activement contre la construction d'un ensemble de barrages sur les terres de son peuple, les Kayapo, dans la région du Mato Grosso au Brésil.

Depuis mon enfance, je lutte pour la survie de mon peuple, pour le territoire, pour les fleuves. Mon père m'a donné les premières instructions et orientations pour préserver les intérêts des miens. Dans les années 1950, j'ai rencontré le Blanc, l'explorateur Orlando Villas-Bôas, le fondateur du parc national du Haut-Xingu. Lui aussi m'a donné beaucoup de conseils pour la sauvegarde de notre culture.

Nous sommes actuellement en conflit avec de grands propriétaires qui convoitent nos terres et nos fleuves pour y installer une usine hydroélectrique. Nous faisons tout pour empêcher sa construction sur notre territoire, Kapot Nhinore. Le gouvernement brésilien procède actuellement

à la démarcation (la délimitation en vue de la protection) de cette terre, mais cela ne suffit pas. Les investisseurs nous persécutent, un camion de la Fondation nationale de l'Indien a d'ailleurs récemment été brûlé. Cela ne devrait pas arriver au Brésil, ni dans aucun autre pays où vivent des peuples indigènes. Nous devons être respectés.

Le gouvernement ne fait pas assez pour notre survie. Il laisse la possibilité à des personnes de construire des barrages sur nos fleuves. Ces projets engendrent la destruction des forêts. Le fleuve Xingu doit rester intact, sans usine, car des hommes et des femmes y habitent. Nous avons besoin de ce fleuve pour nous alimenter et pour survivre. J'espère rencontrer rapidement les autorités à Rio de Janeiro pour leur parler de ceci, de la conservation des forêts et des fleuves.

Pour cela, j'ai besoin de l'appui des miens et des célébrités rencontrées au cours de mes voyages¹. J'ai créé l'Institut Raoni pour faire se rencontrer et mobiliser l'ensemble des peuples indigènes d'Amérique du Sud, en espérant recevoir des soutiens de la part d'un maximum de personnes. L'union des peuples indiens est le chemin qui pourrait résoudre beaucoup de nos problèmes. Ces dernières années, lors de mes voyages à l'étranger, on ne me parlait que de cela. Cet institut doit être une vitrine de la lutte pour mon peuple, pour les forêts et les fleuves. J'espère également que l'accession de certains indigènes à la tête d'États d'Amérique du Sud permettra de mieux agir en faveur de nos peuples. Cependant, une de mes craintes est de voir mon combat récupéré ou utilisé à des fins personnelles par des gens mal intentionnés.

Au-delà de la préservation de nos terres, je suis également très inquiet du fait que notre culture puisse être dévalorisée face à la culture des non-indigènes. La façon de se vêtir, la langue portugaise et la consommation de boissons alcoolisées me préoccupent beaucoup. Si nos jeunes s'engagent dans cette direction, j'ai peur que la culture mebêngôkre

(l'autre nom donné aux Kayapo) disparaisse. Aujourd'hui, certains indigènes travaillent en ville et cela me préoccupe pour les générations futures. Vont-elles maintenir notre culture ou adopter peu à peu la culture du non-indigène ? Continueront-elles à être indigènes ? Je pousse les jeunes à encourager les enfants à être plus indigènes, à maintenir les traditions et le mode de vie, de survie, dans les villages, pas dans les villes. Ils sont l'avenir, ils doivent défendre notre culture.

Raoni

Traduction : Solène Tricaud

Introduction :

Voyage en terre indienne

« Tout a commencé il y a cinq cents ans, lorsque les colons sont arrivés. » Le chef de la communauté kogi des montagnes de la Sierra Nevada, au nord-ouest de la Colombie, détache lentement chaque mot pour raconter en espagnol l'histoire de son peuple. Drapé dans la robe traditionnelle de lin blanc et coiffé d'un petit chapeau de la même étoffe, d'un seul regard il tient en respect nos questions trop impatientes. « Après des siècles de soumission durant lesquels nos anciens ont perdu une grande partie du territoire kogi, nous avons commencé à récupérer ces sites ancestraux il y a une cinquantaine d'années », continue le chef, le visage toujours impassible. Conscient de s'adresser à des Blancs, il précise : « C'est bien plus que la terre, c'est notre spiritualité, notre identité que nous récupérons. »

Lors de cette première rencontre avec des Indiens, seuls face à quatre chefs mutiques dans une grande pièce vide, nous ne sommes pas à l'aise.

Il a suffi de trois mots, de quelques regards appuyés pour que nous ressentions, nous, deux jeunes Européens bercés par un imaginaire indien romantique, le fossé culturel qui nous sépare de ces peuples. Le respect ne s'est pas gagné, il s'est imposé comme préalable à toute discussion.

Il a suffi de quelques échanges pour entendre que le temps se joue sur une autre échelle, bien loin du mouvement régulier et sans surprise des aiguilles de nos montres. L'histoire de la résistance indienne ne peut débuter qu'avec la colonisation, si lointaine nous semble-t-elle. Une histoire orale, qui se transmet de père en fils, de chef en novice, et qui paraît marquer au fer rouge le présent de ces tribus. Si le passé fut le temps des défaites, le temps présent est celui de la lutte, le futur celui d'une hypothétique victoire.

Il a suffi de quelques phrases pour comprendre que la défense de leur culture, de leur santé, de leur tradition, de leur vie passe inéluctablement par la défense d'une entité oubliée de nos sociétés urbanisées et financiarisées : la terre. La terre, point de départ et d'arrivée de toutes les luttes indiennes. Ce n'est pas la valeur marchande de ces hectares, la composition des sols ou encore la richesse souterraine qui importent aux tribus. La terre était celle de leurs aïeux, elle est le lien qui les unit à leurs ancêtres. La terre est spirituelle. Elle leur donne leur médecine, elle a façonné leur langue et nourri leurs légendes. Pour les Kogi, Arhuaco, Kankuamo, Wiwa de la Sierra Nevada, elle est un tout, un corps humain : « S'il en manque une partie, le tout ne fonctionne pas. »

Les Indiens d'Amérique du Sud

Ce sont ces Indiens de la Sierra Nevada colombienne qui nous inspirent le fil rouge de notre voyage d'un an en Amérique du Sud. Au cours de notre périple à travers dix pays – Colombie, Équateur, Pérou, Bolivie, Chili, Argentine,

Uruguay, Paraguay, Brésil et Venezuela –, nous rencontrons des Indiens en lutte pour leur territoire et leur identité.

Nous avons choisi de limiter notre enquête aux pays situés au sud de Panama, d'abord par souci de cohérence culturelle, car ces pays ont une histoire commune et, tant par leurs institutions que par leur vision du monde, se considèrent comme une entité géographique bien distincte de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Nord. Cette vision est d'autant plus forte chez les Indiens, qui sur cette partie du continent ont souvent adopté les mêmes modes de vie et sont confrontés aux mêmes problématiques, partageant les deux mêmes types d'environnement que sont l'Amazonie et les Andes.

Plusieurs tentatives d'unification d'une grande partie du sous-continent, d'abord par les Incas, puis par les « libérateurs » Simón Bolívar et José de San Martín, ont laissé des traces dans l'imaginaire collectif. Au ^{xx}^e siècle, ces mêmes pays voisins ont connu dans les mêmes décennies des régimes autoritaires, voire dictatoriaux, puis un accès à la démocratie. Autre phénomène politique intéressant et propre à l'Amérique du Sud, l'avènement à l'aube du ^{xxi}^e siècle de dirigeants de gauche : Hugo Chávez au Venezuela, Lula au Brésil, Michelle Bachelet au Chili, les Kirchner en Argentine, etc. Cette nouvelle sensibilité a permis l'émergence de la question indigène dans les débats et dans les luttes.

Enfin, la fascination présente en Europe à l'égard des Indiens d'Amérique du Nord nous paraissait disproportionnée en comparaison du peu d'ouvrages de fiction, de films ou de récits tirés de l'histoire des peuples autochtones du Sud, pourtant bien plus nombreux. En abordant la question indienne depuis cet hémisphère, nous avons pu enquêter sur les terres mêmes de la genèse de l'organisation indienne, née en Équateur en 1980.

Le respect mutuel, la notion d'une histoire de la résistance et surtout la place centrale de la terre sont des valeurs

partagées par la vingtaine de peuples dont nous avons fait la connaissance. Les « guerriers » indiens contemporains combattent encore le « colon ». Ce dernier n'est plus forcément un *conquistador* européen, il peut aussi prendre les traits d'une entreprise multinationale, d'un État peu scrupuleux ou même d'un autre Indien. Leur guerre n'est pas destinée à assurer leur survie en tant qu'individus et familles, mais à sauver ou reprendre leur terre pour retrouver leur identité.

Comment défendent-ils leur différence ? Pourquoi ce combat est-il né ces dernières années ? De quoi rêvent les Indiens pour l'avenir de leurs enfants, de leurs tribus ? Chaque conversation, chaque manifestation publique, chaque nouvelle loi nous interrogent sur la place de ces luttes dans un sous-continent déchiré entre le mythe d'une terre sacrée et la tentation de l'*american way of life*. Nous nous confrontons à l'indifférence de certains de leurs compatriotes pour qui l'Indien appartient au passé et le futur a le visage métissé, et à l'admiration d'autres qui voient en ces cultures un exemple à suivre. Des dieux, des langues, des remèdes peuvent-ils vraiment s'éteindre à tout jamais ? En cherchant à ranimer une société presque morte, peut-on réellement éviter le folklore ? Cette lutte est-elle amenée à porter des transformations durables ou n'est-ce qu'une mode éphémère ? Peut-elle dépasser le village, la communauté, pour s'élargir ? Ce sont toutes ces questions qui nous animent et nous guident.

Premières rencontres, premiers chocs

Nous traversons l'Atlantique direction Bogotá avec un lourd bagage de préjugés. Les peuples d'Amérique du Sud sont méconnus, réduits à quelques clichés : l'Andin et sa flûte de Pan côtoient l'Amazonien nu et son arc. Le mythe du bon sauvage perdure à l'évocation des peuples dits premiers,

survivants d'un monde disparu à tout jamais. Bien que lucides sur l'aspect caricatural de ces représentations, nous devons les refouler pour aborder l'« indianité » avec un regard neuf.

Sur le terrain, l'approche des « combattants » indiens nécessite elle aussi un conditionnement et une préparation bien particulière. Aborder les Indiens « en lutte » exige souvent un travail de plusieurs jours. Rarement médiatisées, très mal référencées, ou impossibles à localiser, parfois sans moyens de communication, les tribus sont souvent difficiles à contacter. Ce sont des heures au téléphone avec diverses organisations qui, elles-mêmes, communiquent par radio avec les dirigeants que nous recherchons. L'art de ce téléphone arabe est propice aux incompréhensions et aux déconvenues, débouchant parfois sur des situations cocasses. Nous atterrissons finalement bien souvent dans des villes intermédiaires, tampons entre le monde occidental et les zones habitées par les Indiens, des villes aux frontières invisibles, où nous recherchons des informations et des contacts. Se pose aussi le problème de la langue, certains dirigeants maîtrisant mal ou pas du tout l'espagnol.

Surgit ensuite la question de l'accès à l'association ou à la tribu, souvent située dans une zone reculée, dangereuse, voire impossible à rejoindre en transports en commun. Les heures de bus brinquebalant, de 4x4, de marche ou de pirogue, les regards amusés, médusés ou hostiles sur les « *gringos* » perdus dans ces contrées peu touristiques pimentent et colorent nos reportages. Auprès de tribus aux histoires et actualités violentes, des Arhuaco victimes de la guerre civile colombienne et des Guarani boliviens tenus en esclavage aux Mapuche stigmatisés comme « terroristes » par l'État chilien, notre arrivée suscite parfois la méfiance. À force de discussions, de tests qui ne disent pas leur nom, les portes s'ouvrent enfin. Nous devons nous armer de patience. Les Arhuaco, par exemple, nous accueillent dans leurs villages après une dizaine de jours d'attente.

Une fois sur place, nous partageons bien souvent les repas et les nuits de nos hôtes. C'est dans ces moments-là, loin des entretiens formels, que nous apprenons mutuellement à nous connaître, à prendre conscience à la fois de ce qui nous sépare et de ce qui nous rapproche.

Car dans ce livre, si les analyses des spécialistes ont leur place, le reportage et les choses vues ont la priorité. Journalistes, nous voulons donner la parole à ces Indiens défendant leur territoire, décrire leurs conditions de vie et de lutte afin que le lecteur partage – comme nous l'avons partagé – leur quotidien.

Unis pour un même dessein

Toutes les personnes que nous citons sont indiennes en ce sens où elles se revendiquent comme telles. Bien que le même sang coule dans leurs veines et que les mêmes traits physiques marquent leurs visages, un homme peut se dire « indien » et son frère non. L'indianité n'est plus innée : elle s'acquiert certes par ses ancêtres, mais se conserve par les choix de chacun. Défendre ce choix ne va pas de soi. De nombreux gouvernements, politiciens, soucieux de créer une unité identitaire nationale, ont défendu et continuent parfois de défendre la figure d'un citoyen métissé, quitte à nier l'existence même de descendants d'Africains ou de peuples indigènes.

Des forêts amazoniennes aux pentes pelées des Andes, ce livre aborde des méthodes de lutte différentes en adéquation avec le monde contemporain : des Quichua¹ d'Équateur retrouvent leurs traditions par le développement du tourisme communautaire (les Indiens accueillent eux-mêmes les voyageurs chez eux), des peuples du nord de l'Argentine font entendre leurs voix aux micros des radios, les Guarani de Bolivie connaissent désormais les ficelles du droit international... Ces formes de lutte s'entremêlent de traditions.

Les militants indiens en jouent : le chef des Kayapo au Brésil prend soin de revêtir le pagne traditionnel avant de s'entretenir avec les journalistes, les Mapuche parsèment leurs discours de vocabulaire guerrier, les manifestations des peuples amazoniens se font parfois lances à la main...

Bien que les frontières ne respectent pas les limites de leurs ethnies, les organisations indiennes, elles, se développent à l'intérieur des États. Chaque pays, selon son histoire et les politiques proposées, impose aux mouvements indiens de s'adapter. Eux ne prônent pas un retour au passé pré-colombien, mais un avenir dans lequel leurs traditions et leurs lois seraient respectées et appliquées au quotidien. Ces Indiens du XXI^e siècle ne ressemblent pas à ces ancêtres dont ils ont revêtu l'apparence : ils ont vécu auprès des « Blancs », parlent leur langue, comprennent leurs codes, négocient et traitent directement avec eux. Ils ne veulent plus choisir entre l'assimilation à des sociétés qui ne reconnaissent pas leur différence et la marginalité à laquelle les condamne le racisme. Affranchis des humiliations passées, ils entreprennent la reconquête de l'Amérique du Sud, s'inspirant de leurs héros : le Quechua Túpac Amaru, guerrier valeureux contre les Espagnols, ou le Caribe Guaicaipuro, fervent défenseur de l'or des Indiens contre les pillages des colons.

Ces résistants historiques continuent d'alimenter le renversement massif du modèle colonial imposé par l'Europe dès le XV^e siècle. Ce mouvement a débuté il y a cinquante ans avec la naissance de diverses organisations indiennes en Équateur, qui a abouti à la création de la Confédération des nationalités indigènes d'Équateur (CONAIE) en 1986. Toujours à l'écart des conflits politico-militaires qui secouaient leur pays, quand ils n'y étaient pas mêlés malgré eux, les Indiens ont su créer leurs propres mouvements socioculturels.

Le mouvement amérindien a pris une dimension continentale en 1992, lorsque, pour la première fois, des organisations politiques indiennes de toute l'Amérique se sont unies pour refuser de célébrer les cinq cents ans de la conquête. Elles ont nommé leur association « Abya Yala », le terme utilisé par l'ethnie kuna du Panama pour désigner les deux hémisphères du continent avant que celui-ci ne prenne le nom d'Amérique. Ce virage récent a rapidement propulsé leur lutte sur la scène internationale, trouvant un écho positif à l'heure où la défense des cultures autochtones voyait le jour en d'autres points du globe. Depuis 1992, les contresommets se sont multipliés, et lors de la troisième Rencontre des peuples d'Abya Yala, en 2007 au Guatemala, une déclaration a été signée, invitant les indigènes à renforcer leur union avec les mouvements sociaux à l'échelle internationale pour combattre le néolibéralisme, en préalable à la défense du droit au territoire ancestral.

Les Indiens n'ont jamais évolué dans un contexte international aussi favorable, notamment avec l'adoption en 2007 par l'ONU d'une « Déclaration sur les droits des peuples autochtones ». Aujourd'hui, l'équilibre entre une mondialisation de la résistance indienne et la particularité locale de chaque combat reste à inventer. Le paradoxe est d'autant plus douloureux que cette même mondialisation porteuse d'espoirs s'est aussi montrée aux Indiens sous son aspect le plus destructeur, par les entreprises multinationales venues exploiter leurs richesses.

Acculés derrière leurs dernières lignes de défense, surpris par des attaques brutales, lassés de subir, les Indiens n'ont souvent qu'une issue : la révolte. Il suffit d'une étincelle pour qu'une communauté, une tribu, une organisation ou les Indiens de l'ensemble d'un pays se lèvent. Cette révolte peut revêtir différentes formes. Elle est l'arme de ceux qui se sentent abandonnés, notamment par les pouvoirs publics.

Achévé d'imprimer en novembre 2012
chez Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
E-mail : contact@autrement.com
N° d'édition : L. 69EHAN000840.N001. ISBN : 978-2-7467-3480-7.
Dépôt légal : janvier 2013.